



# L'anthropologie française au miroir de l'américanisme: politiques, savoirs et altérités

Elisabeth Cunin

## ► To cite this version:

Elisabeth Cunin. L'anthropologie française au miroir de l'américanisme: politiques, savoirs et altérités. Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien, Presses Universitaires du Mirail, 2013, pp.17-38. <hal-00940470>

**HAL Id: hal-00940470**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00940470>**

Submitted on 1 Feb 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **L'anthropologie française au miroir de l'américanisme : politiques, savoirs, altérités.**

**Elisabeth Cunin, IRD-URMIS-Université de Nice Sophia Antipolis**

Le titre même de la revue « Caravelle » nous permet de mesurer l'écart intellectuel qui sépare les pratiques scientifiques dans les années 1960 et au début du 21<sup>ème</sup> siècle. Si, en 1963, l'éditorial du premier numéro de la revue justifiait ce nom en référence à une logique d' « échanges intellectuels », d' « universalité et de diversité », d' « apprentissage les uns des autres » (Mérimee, 1963), le bateau est aujourd'hui associé à une autre image, celle du navire négrier décrit par Paul Gilroy (1993) dans son *Atlantique Noir*. En 1963, la caravelle renvoie à la Pinta et la Niña, avec lesquelles Christophe Colomb « découvre l'Amérique », à la naissance des premiers échanges entre l'Ancien et le Nouveau Monde. En 1993, l'*Atlantique Noir* de Paul Gilroy renvoie à un registre cognitif et à une économie planétaire qui mettent radicalement en cause la modernité incarnée par la caravelle, se diffusant de l'Europe vers le reste du monde. Les relations scientifiques entre Europe et Amérique latine sont dominées par les débats autour de la célébration des 500 ans de la « rencontre » entre Amérique et Europe (voire de l' « invasion » de l'Amérique par l'Europe mais en tout cas plus de « découverte »), de la diffusion de la notion de colonialité du pouvoir développée en Amérique latine, de l'influence des études post-coloniales et post-modernes. Le point de départ de la traversée, ce ne sont plus deux rives qu'il faudrait réunir, mais l'Atlantique, considéré comme un tout, dans une modernité commune de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique. A la foi dans les « jeunes [qui] mettent tant d'espoir dans le Nouveau Monde » et au souhait d' « accueillir nos amis d'Amérique » (Mérimee, 1963 : 5), se substitue une vision de la société en termes de racialisation des rapports de domination. La figure du bateau devient le chronotope majeur de l'afro-amérique et la référence à l'esclavage pervertit l'idéologie humaniste et universelle exprimée par le premier éditorial de la revue *Caravelle*. C'est dans ce décalage entre la caravelle et le bateau négrier que j'interrogerai les caractéristiques et le devenir de l'américanisme.

La Société des Américanistes de Paris, née en 1895, se donne pour objet « l'étude historique et scientifique du Continent Américain et de ses habitants depuis les époques les plus anciennes jusqu'à nos jours » (Statuts de la Société des Américanistes de Paris, dans Laurière, 2008b : 293). Henry Vignaud, président de la Société des Américanistes de Paris, fait remonter l'américanisme à Humboldt et le définit de façon extrêmement large selon deux axes : l'étude des origines de l'homme américain et les rapports entre l'Ancien et le Nouveau Monde (Vignaud, 1914 : 2). Les activités sont définies en termes strictement scientifiques alors que le rapport entre Europe et Amérique est perçu dans un sens de biologie historique (contribution des populations américaines au développement de l'humanité) dénué de toute considération contemporaine. Cette définition neutre de l'américanisme<sup>1</sup> n'en pose pas moins de nombreuses questions : quelles spécificités des habitants du continent américain ? Quel rapport de l'américanisme aux populations étudiées ? Quelles ambitions en termes de diffusion des savoirs ? Quelles finalités de ces

---

<sup>1</sup> Sur la fondation de l'américanisme et de la Société des américanistes voir notamment Comas, 1974 ; Riviale, 1995.

connaissances ? La question de l'origine américaine de l'homme est replacée dans les débats de l'époque sur la formation des races humaines ; la réponse apportée par l'américanisme doit contribuer à déterminer « si l'idée d'une humanité mère, source de l'égalité de tous les hommes et fondement universel de la morale universelle est le fruit d'une constatation scientifique ou une conception généreuse de notre esprit » (Vignaud, 1914 : 8). En ce sens, l'américanisme répond bien à un projet humaniste et à un « idéal progressiste » (Cavignac, 2012 : 36). Pourtant, dès son origine, il est également lié à des objectifs politiques et militaires, qui l'inscrivent dans des enjeux de pouvoir, entre universalisme et division du monde, entre objectivité scientifique et relation de domination. Ainsi, par exemple, c'est en tant que médecin militaire que Paul Rivet a accompagné, en 1901, la Mission géodésique française, qui se rendait en Équateur.

Plus que sur les « pères fondateurs » français de l'anthropologie américaniste, cet article portera sur les décalages et les malentendus entre anthropologie américaniste et anthropologie américaine, voire sur la contestation de l'américanisme. La critique du monde occidental qui suit la deuxième guerre mondiale se traduit par une remise en cause radicale de l'anthropologie, accusée de racisme et de colonialisme, alors même que Lévi-Strauss ou Rivet sont parmi les premiers à dénoncer le racisme qui se diffuse en Europe et à questionner le projet colonialiste en France (Cavignac, 2012 : 58). Entre vision enchantée de la « découverte » du Nouveau Monde et mise en accusation d'une anthropologie consubstantielle d'un projet colonialiste, je m'intéresserai à différents moments-clés de l'anthropologie américaniste, en les replaçant dans leurs contextes socio-historiques spécifiques. La discipline anthropologique est-elle par définition porteuse d'un projet hégémonique ? Renvoie-t-elle nécessairement à un rapport de domination politique ? Scientifique ? Cet article s'articulera ainsi autour de trois axes de réflexion :

- La question de l'altérité : j'aborderais ici la place accordée à la « race » et aux hiérarchies socio-raciales dans les recherches américanistes mais aussi au statut du « métis », figure en devenir des sociétés latino-américaines
- Science et politique : indissociable de projets politiques (expansionnistes, nationalistes), l'anthropologie américaniste pose la question de l'engagement citoyen et des rapports de domination
- Production de connaissances : l'américanisme, à prétention humaniste et universaliste, interroge l'ancrage, la circulation et l'appropriation des savoirs mais aussi l'institutionnalisation de l'anthropologie dans les Amériques et en France.

Je m'appuierai à la fois sur les travaux portant, en France, sur l'américanisme et sur les analyses, en Amérique latine, de cet américanisme, en privilégiant deux pays, le Mexique et la Colombie. Au-delà de la nostalgie acritique de l'influence perdue des « pères fondateurs » mais aussi de l'association décontextualisée de l'anthropologie au colonialisme, j'essaierai de comprendre, non pas tant l'existence d'un champ de recherche unifié, que ce que la référence à l'américanisme nous apprend sur l'anthropologie en France et en Amérique latine. Dans la première partie, je commencerai par situer l'américanisme en Amérique en évoquant sa place dans un cas précis, celui la réflexion de l'anthropologie mexicaine sur elle-même. Puis je reviendrai sur un des moments fondateurs de l'américanisme avec la Commission scientifique mexicaine de 1864 qui accompagne l'expédition militaire française au Mexique. Je m'intéresserai ensuite au décrochage entre américanisme et indigénisme, courant qui marque la consolidation de l'anthropologie

latino-américaine mais aussi son originalité, dans le cas de la présence de Paul Rivet en Colombie. Enfin je m'arrêterai sur la rupture actuelle entre américanisme et anthropologie latino-américaine et sur ce qu'elle nous montre du positionnement de l'anthropologie française.

### **L'américanisme vu d'Amérique : l'exemple du Mexique**

Je m'arrêterai sur la place accordée par l'histoire de l'anthropologie mexicaine, l'une des plus importantes de la région, à cet américanisme dont la nature serait d'avoir nourri la discipline naissante sur le continent américain. L'ouvrage en 15 volumes coordonné par Carlos García Mora (1987-1988), « La antropología en México », nous apporte quelques éléments de réflexion. Il y est tout d'abord fait référence, dans le volume 5 sur la discipline elle-même, à la « mexicanística extranjera » et pas à l'américanisme en général : la relation est inversée, l'anthropologie mexicaine pensant sa relation au « reste du monde », alors que l'américanisme s'inscrit lui dans la relation entre la France et un continent. Le regard réflexif sur l'anthropologie se porte sur l'influence des théories étrangères et la présence de chercheurs étrangers au Mexique bien plus que sur un courant qui serait qualifié d'« américanisme » et encore moins d'américanisme français. Le terme « américanisme » n'est évoqué que dans un autre volume, celui traitant des organisations ayant accompagné le développement de l'anthropologie, qui s'intéresse à la « Comisión Científica, Literaria y Artística de México », à la « Sociedad de antropología de Paris » et à la « Sociedad americana de Francia » comme l'indiquent les titres de plusieurs chapitres (volume 8). En outre, l'apport de l'anthropologie française est bien évoqué (dans deux chapitres du volume 5, l'un écrit par Jacques Soustelle, l'autre par Jacques Galinier et Alain Breton) mais ces deux textes s'accompagnent de chapitres sur l'anthropologie physique européenne, l'ethnologie allemande, l'anthropologie hollandaise, l'anthropologie soviétique et trois chapitres sur l'anthropologie étatsunienne. Là encore il n'est pas question d'un apport spécifique ou déterminant de l'anthropologie française mais d'un héritage parmi d'autres, qui renvoie à des traditions anthropologiques nationales bien plus qu'à un champ de recherche américaniste. En outre, Jacques Galinier et Alain Breton, dans leur contribution à cet ouvrage, évoquent un certain nombre d'anthropologues français ayant travaillé au Mexique, mais se demandent également si ces études, marquées par la diversité des approches et des terrains, partageaient une orientation théorique commune (Galinier et Breton, 1988 : 300). On est ainsi bien loin de la présence d'un courant intellectuel homogène qui aurait diffusé vers l'Amérique, notamment le Mexique.

Ce même ouvrage rappelle d'ailleurs que Claude Lévi-Strauss, considéré en France comme un des « pères fondateurs » de l'américanisme, n'a pas eu d'écho dans l'anthropologie mexicaine avant les années 1970, alors qu'un auteur comme Georges Balandier (« africaniste ») était bien plus largement cité par les chercheurs en sciences sociales au Mexique. Dans l'introduction d'un ouvrage hommage à Claude Lévi-Strauss (Jáuregui, Gourio, 1986), Nicole Giron, Yves-Marie Gourio et Jesús Jáuregui reviennent sur le faible intérêt de l'anthropologie mexicaine pour l'une des figures tutélaires de l'américanisme français. Malgré de premières traductions de l'œuvre de Lévi-Strauss en espagnol en 1964 (notamment *La pensée sauvage*) par la célèbre maison d'édition *Fondo de Cultura Económica*, il faut attendre les années 1970 pour qu'un véritable courant structuraliste

émerge, s'articulant explicitement autour des travaux de C. Lévi-Strauss, avec des anthropologues comme Iván Zabala, Jesús Jáuregui, François Lartigue : thèses de doctorat sur le structuralisme, vague de publications, nouvelles éditions mexicaines des ouvrages de C. Lévi-Strauss, enseignements à l'Universidad Iberoamericana, à l'Universidad Nacional Autónoma de Mexico (UNAM), à l'Escuela Nacional de Antropología e Historia (ENAH). La reconnaissance de C. Lévi-Strauss dépasse même le cadre universitaire avec la publication de *Claude Lévi-Strauss o el nuevo festín de Esopo*, d'Octavio Paz (1972). En 1979, l'influence de C. Lévi-Strauss atteint son apogée, lorsqu'il reçoit un Doctorat honoris causa de la UNAM. Il se rend alors au Mexique où ses visites au musée d'anthropologie, à Teotihuacan, à la UNAM et surtout à l'ENAH, connue pour le caractère parfois houleux de ses débats, contribuent à ancrer, tardivement, les travaux de C. Lévi-Strauss dans le monde universitaire mexicain. Pour Nicole Giron, Yves-Marie Gourio et Jesús Jáuregui, l'indifférence à la pensée de C. Lévi-Strauss dans les années 1950-60 tient à un décalage dans la définition et les attentes mêmes d'une première génération d'anthropologues qui le jugent « idéaliste », « métaphysique », puis d'une nouvelle génération née dans la tourmente de 1968 et que le marxisme éloigne de C. Lévi-Strauss (Giron, Gourio, Jáuregui, 1986 : 12).

Finale, si en France, l'américanisme constitue un cadre intellectuel d'appréhension de l'Amérique, il n'est au Mexique qu'une référence parmi d'autres ; en outre, son influence dépend autant des circonstances scientifiques et politiques de production des connaissances en France que des conditions de leur appropriation en Amérique latine.

### **Au fondement de l'américanisme, la Commission scientifique mexicaine de 1864**

Je m'intéresserai plus particulièrement à la Commission scientifique française au Mexique. De fait, la naissance de l'américanisme, à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, est inséparable des ambitions politiques internationales de Napoléon III. Pourtant, on peut aussi voir dans l'échec de l'intervention française au Mexique une forme de libération de l'américanisme de sa tendance colonialiste, la confusion science/politique se reportant en Afrique (Chonchol, Martinière, 1985 : 69).

La Commission scientifique mexicaine de 1864, considérée comme un des moments fondateurs de l'américanisme, accompagne l'intervention militaire française au Mexique, entre 1862 et 1867. Tout d'abord, la Commission scientifique mexicaine montre à quel point l'essor de l'américanisme s'inscrit dans un dessein colonial plus large : ambitions hégémoniques de Napoléon III qui offrent un cadre politique, institutionnel et financier aux activités scientifiques, puis retrait des troupes françaises qui signe également le déclin de la Commission et de la diffusion de ses travaux en France. La Société d'anthropologie de Paris, créée en 1859, a régulièrement accrédité les officiers et médecins de la marine qui lui rapportaient des pièces ethnographiques de leurs voyages. Elle n'a pas non plus hésité à prendre part à l'expédition militaire lancée au Mexique par Napoléon III. Aussi bien, la naissance de l'américanisme est consubstantielle de ces enjeux de domination géopolitique. « Napoléon III avait exprimé sa volonté de régénérer le Mexique, la science devait se mettre à son service en soutenant ce projet avec les armes qui étaient les siennes : en exposant au monde ses brillants travaux scientifiques, la France montrerait qu'elle était une

grande puissance digne de ses ambitions civilisatrices » (Riviale, 1999 : 329). Louis Toussaint-Simon Doutrelaine, président de la Commission, responsable de la partie scientifique, mais aussi chef de l'état-major de l'armée expéditionnaire, résume les activités de recherche à une conquête du territoire pour en exploiter les richesses. « Uno de los trabajos que podríamos realizar, uno de los más urgentes para los intereses de este país, es sin lugar a duda la redacción y la publicación de un libro en el que el extranjero, ávido de crear un establecimiento, encontrará todas las indicaciones capaces de favorecer su negocio, todas las informaciones susceptibles de ayudarlo a aplicar su actividad, su capital, sus conocimientos profesionales, en la explotación de los recursos de México » (cité dans Reissner, 1988a : 73).

Il faut pourtant se méfier de toute interprétation à sens unique. L'expédition s'accompagne également de l'évocation de droits autochtones et d'une critique de la mise sous tutelle des populations indigènes. Dans une conférence sur les « antiquités mexicaines » donnée en 1864 à la Sorbonne, Brasseur de Bourbourg, rappelle les objectifs humanistes de l'expédition militaire, souhaitant que « la estancia de nuestros soldados en México reconcilie al indio con el europeo y lo saque de la ignorancia y de la apatía en las que ha estado hasta nuestros días » (cité par Reissner, 1988b : 116). De leur côté, les milieux savants cherchent dans le Nouveau Monde la « possibilité de trouver des arguments décisifs pour trancher la brûlante question de l'unité ou de la pluralité des espèces humaines » (Riviale, 1999 : 309). Doit-on y voir l'expression de préoccupations ethnocentrées fondées sur les théories scientifiques de l'époque en termes de hiérarchisation entre les races, d'idéologies linéaires et continues de la civilisation ? Sans doute en partie. Dans le même temps, les populations indigènes sont pour la première fois l'objet d'un intérêt scientifique, « es quizás la primera vez que los indios de México son considerados como seres susceptibles de ser estudiados según los métodos de la observación y análisis » (Reissner, 1988c : 122). Aussi bien, les populations indiennes ont su profiter de la présence des troupes françaises pour négocier leur relation avec le gouvernement mexicain, pour solliciter la protection et les bons offices de Napoléon III et pour rétablir des cérémonies ou processions religieuses interdites (Sánchez Valdés, Reissner, 1987 : 440)

Nadia Prévost Urkidi (2008) revient sur la nécessaire distinction entre deux commissions scientifiques mises en place simultanément, l'une depuis la France, l'autre depuis le Mexique. La seconde, nommée Commission scientifique, littéraire et artistique du Mexique, créée en 1864, fut composée à la fois de militaires français et de savants mexicains. Les relations entre les deux commissions font l'objet d'interprétations divergentes. Pour Nadia Prévost Urkidi, il semble y avoir eu une hiérarchie entre elles et l'auteure en vient à se demander si la commission franco-mexicaine n'a pas été une « vassale » de la commission parisienne (Prévost Urkidi, 2008 : 108). Pourtant, dans le chapitre consacré à la Commission scientifique, littéraire et artistique du Mexique dans *La antropología en México*, Raúl Reissner (1988a) penche plutôt pour la thèse d'une indépendance des deux commissions. De fait, l'expédition a favorisé plusieurs publications scientifiques mexicaines pionnières dans le champ des recherches sur les populations indigènes : Manuel Orozco y Berra et sa « Geografía de las lenguas y carta etnográfica de México », Francisco Villanueva avec un rapport sur la « race indienne » et Francisco Pimentel et son ouvrage « Memoria sobre las causas que han originado la situación actual de la raza indígena de Mexico y medios para combatirla ».

En outre, il faut également rappeler que l'expédition a largement contribué au développement de la discipline anthropologique non pas seulement au Mexique mais aussi en France et à la formalisation d'outils méthodologiques de recherche. En 1862, la Société d'anthropologie de Paris diffuse des instructions sur les observations ethnologiques à réaliser au Mexique<sup>2</sup>, à la demande d'Edward Michaux, médecin militaire engagé dans le corps expéditionnaire français. Publiées dans le bulletin de la Société d'anthropologie de Paris la même année, ces instructions donnent lieu à un bilan des travaux réalisés sur le Mexique, à une synthèse des catégories raciales utilisées, à une suite de question guidant le recueil d'informations empiriques, à des recommandations d'ordre méthodologique. Nul doute que de telles instructions ne contribuent pas seulement à la fondation de l'américanisme : elles participent également à la naissance, en France, d'une discipline scientifique visant à étudier de façon systématique les caractéristiques anthropologiques des populations. Le document rappelle en outre (Auburtin, Le Bret, Gosse, 1862 : 236) qu'une expédition militaire n'est pas le cadre le plus propice à l'obtention de données ethnologiques, qui devront être complétées par une mission plus spécifiquement scientifique, dans une logique d'autonomisation de la production des savoirs.

On le voit donc, dès son origine l'américanisme apporte des réponses nuancées au questionnement présenté en introduction : fondée sur les théories racistes propres au 19<sup>ème</sup> siècle, il n'en participe pas moins à la reconnaissance des populations indigènes ; inscrit dans un projet politique et militaire expansionniste, il contribue simultanément à l'institutionnalisation de la science au Mexique mais aussi en France.

### **L'indigénisme ou la redéfinition nationale et continentale de l'américanisme**

Le dernier Congrès international des américanistes (Vienne, 15-20 juillet 2012) a été marqué par une polémique autour de l'anthropologue Gerardo Reichel-Dolmatoff : considéré comme un des « pères fondateurs » de l'archéologie colombienne et, au-delà, de l'anthropologie américaniste, il s'avère être originaire d'une famille autrichienne nazi et a lui-même été membre du Parti National Socialiste. Réagissant à cette annonce, Claudio Lomnitz, anthropologue mexicain, fait de ce cas « un ejemplo de la dialéctica que impulsó a la antropología americanista del siglo XX: la mitología indígena fue espacio de curación para una Europa derrotada, y esa experiencia cultural e intelectual encontró aliado en el interés nacionalista por inventar los lenguajes simbólicos propios de cada país” (*La Jornada*, 22 août 2012). En interrogeant le lien entre nazisme européen et anthropologie américaniste, mais aussi entre anthropologie et nationalisme américain, au travers notamment de l'indigénisme, C. Lomnitz nous invite ainsi à resituer l'américanisme dans un double contexte socio-historique, à la fois européen et américain. La présence de Claude Lévi-Strauss, de Roger Bastide ou de Paul Rivet en Amérique latine pendant, avant et après la deuxième guerre mondiale confirme les propos de C. Lomnitz. C'est un des moments

---

<sup>2</sup> Des instructions similaires sont élaborées pour le Pérou en 1861 et pour le Chili en 1863.

clés de l'américanisme<sup>3</sup>, qui s'ancre dans le bouleversement démographique, politique, culturel produit par la guerre.

La deuxième guerre mondiale marque l'apogée du latino-américanisme en France. Anthropologie américaniste et résistance sont en effet historiquement liées : Paul Rivet fonde le mouvement de résistance « Musée de l'Homme » avant de trouver refuge à Bogotá puis à México ; plusieurs comités de soutien à la France libre se sont formés en Amérique latine à partir de 1942, dont celui du Mexique sous l'impulsion de l'ethnologue Jacques Soustelle. Pour de Gaulle, la France résistante doit renouer victorieusement avec l'Amérique latine : cette politique se traduit immédiatement au niveau du développement d'un appareillage institutionnel scientifique français en Amérique latine et dans la Caraïbe avec la création de l'Institut Français d'Amérique Latine (IFAL), à México, en 1944, de l'Institut Français de Santiago du Chili, en 1947, de l'Institut Français d'Etudes Andines (IFEA), à Lima, en 1948, de l'Institut Français de Port-au-Prince, en 1945, et de l'Institut Français de Buenos Aires<sup>4</sup>. En France, des institutions spécialisées sur l'Amérique Latine sont également créées : Maison de l'Amérique Latine en 1945, puis Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine<sup>5</sup> (IHEAL) en 1952, Centre de Recherche et de Documentation sur l'Amérique Latine (CREDAL) en 1968.

Vu de France, le développement d'un américanisme scientifique et institutionnel est incontestable. Mais qu'en est-il en Amérique latine ? Alors que les années 1930-40 voient surgir l'un des courants les plus originaux et féconds de la recherche latino-américaine, l'indigénisme, quel rôle (intellectuel, politique) y ont joué les chercheurs français ? Alors que la France privilégie le Mexique comme porte d'entrée vers l'Amérique latine, il faut rappeler que l'influence de l'anthropologie étatsunienne y est bien plus marquée, avec la présence ancienne d'institutions scientifiques, un grand nombre de centres de recherche tournés vers le Mexique ainsi que des flux considérables de chercheurs mexicains aux Etats-Unis. Une illustration nous en est donnée par la trajectoire académique de Manuel Gamio, un des principaux fondateurs de l'anthropologie mexicaine, qui a soutenu son doctorat à l'université de Columbia, entretenu des relations privilégiées avec Franz Boas, mené des études de terrain sur les migrants mexicains aux Etats-Unis et participé à plusieurs programmes de recherche entre les deux pays. L'Institut Français d'Amérique Latine (IFAL) a bien été créé à México en 1944, sous l'impulsion de Paul Rivet, mais il se tourne rapidement vers la diffusion des connaissances, la formation d'étudiants et surtout l'enseignement du français<sup>6</sup>.

---

<sup>3</sup> Au-delà de ces moments charnières, la recherche française sur l'Amérique latine se structure bien entendu de façon progressive et sur le temps long. Voir par exemple la naissance du groupement des universités et grandes écoles de France pour les relations avec l'Amérique Latine en 1908, la création de Cité universitaire internationale, en 1925, qui accueille de nombreux étudiants latino-américains, etc.

<sup>4</sup> La présence française au Brésil a suivi un autre modèle, reposant davantage sur l'insertion des chercheurs dans les universités.

<sup>5</sup> Celui-ci est inauguré en mai 1956 en présence du président de la République, René Coty, de trois ministres et du recteur de l'Université de Paris, ce qui témoigne de l'importance accordée, au plus haut niveau du gouvernement, à la consolidation de l'américanisme.

<sup>6</sup> La Mission Archéologique et Ethnologique Française au Mexique, ancêtre du Centre d'Etudes Mexicaines et Centre-Américaines (CEMCA), est créée en 1961.

Si l'anthropologie française n'a pas marqué l'indigénisme mexicain, qu'en est-il en Colombie, pays dans lequel Paul Rivet participe à la consolidation de l'anthropologie au moment même où se met en place un courant indigéniste (qui n'aura pas la même ampleur qu'au Mexique) ? J'examinerai en particulier l'histoire des relations entre Paul Rivet et Gregorio Hernández de Alba, l'un des pionniers de l'anthropologie colombienne. En 1939, Paul Rivet est un scientifique réputé : secrétaire général de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris, fondateur du Musée de l'Homme, secrétaire de la Société des Américanistes dont il publie le *Journal*. Il offre une bourse à G. Hernández de Alba pour poursuivre ses études au Musée de l'Homme et à l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris. G. Hernández de Alba a déjà une trajectoire reconnue en Colombie avec la création de la première société d'archéologie en 1935 et la publication d'un ouvrage sur la Guajira en 1936 (*Etnología Guajira*). Deux années plus tard, en février 1941, P. Rivet, membre du réseau de résistance du Musée de l'Homme, effectue le voyage en sens inverse et se réfugie en Colombie, fuyant la France de Pétain. Dans les deux cas, Eduardo Santos, président colombien, est directement intervenu pour faciliter ces échanges, en attribuant à Gregorio Hernández de Alba un poste au consulat de la Colombie à Paris puis en aidant l'exil de Rivet. Ces collaborations politico-scientifiques trouvent leur aboutissement dans la création de l'Instituto Etnológico Nacional en 1941, qui forme la première génération d'anthropologues colombiens et existe encore aujourd'hui sous la forme de l'Instituto Colombiano de Antropología e Historia (ICANH). C'est le début de l'institutionnalisation de l'anthropologie en Colombie, pour laquelle Paul Rivet a joué un rôle de tout premier plan, apportant ainsi une pierre à l'édifice de l'américanisme français. Pourtant cette image doit être examinée de plus près et cache de fait une rapide distanciation, scientifique, institutionnelle et politique, qui renvoie à des conflits de personnes mais aussi à une mésentente sur la définition même de l'anthropologie et à une divergence d'implication dans les projets nationaux. Finalement, plus qu'un des visages de l'américanisme français, les relations entre Rivet et Hernández de Alba donnent à voir une tension entre deux formes concurrentielles d'américanisme, l'une centrée sur l'Europe et la constitution d'une science universelle, l'autre sur l'Amérique, les projets nationaux et la quête de l'unité américaine.

En effet, Rivet appuie un autre anthropologue, Luis Duque Gómez, formé à l'Instituto Etnológico Nacional, et non Gregorio Hernández de Alba pour sa succession à la tête de l'Instituto Etnológico Nacional. Dans le même temps, Hernández de Alba prend ses distances avec l'ethnologie française et se tourne vers l'anthropologie étatsunienne, participant à l'élaboration du *Handbook of South American Indians*. Cet éloignement correspond sans doute à des tensions personnelles, elles-mêmes révélatrices des relations hiérarchiques entre les deux hommes. Face au savant européen, Hernández de Alba devient un intellectuel autodidacte voire un simple étudiant, lui qui est pourtant à l'origine des premiers travaux anthropologiques et archéologiques en Colombie (Trojan, 2007 : 96). Surtout, la pratique scientifique elle-même, et son rôle dans la société, est en jeu. P. Rivet, qui a déjà mené des recherches en Europe, en Afrique et dans d'autres pays d'Amérique latine, parle d'ethnologie, conçue comme une science universelle. Il s'agit d'étudier les « origines de l'homme américain » à partir d'une approche diffusionniste du développement de l'humanité. En ce sens, la science de l'homme dont il se fait l'artisan est radicalement opposée à tout classement hiérarchique des races et des sociétés. Entre les deux guerres, Rivet participe à la création du Groupement d'étude et d'information races et racisme pour lutter scientifiquement contre la propagation des idéologies racistes (Laurière,

2008a : 83). Aussi bien, loin d'introduire une distinction entre « primitif » et « civilisé » comme il sera ultérieurement reproché à l'anthropologie, Rivet étudie les cultures populaires, ici et là-bas (Jamin, 1989 : 281)

Par ailleurs, Rivet prône une ethnographie de sauvetage, qui se fixe pour objectif l'inventaire des sociétés autochtones avant que ne se perdent leurs caractéristiques culturelles. De son côté, Hernández de Alba tend vers une anthropologie appliquée, centrée en particulier sur les problèmes socio-économiques et politiques des populations indiennes (Barragán, 2000 : 65). La question centrale est celle de l'intégration et de l'acculturation des populations indiennes, au cœur du courant indigéniste qui caractérise alors l'Amérique latine. En Colombie, l'Instituto Indigenista Nacional de Colombia est créé en 1958<sup>7</sup> ; Hernández de Alba en devient son premier directeur (Trojan, 2007 : 99). L'ethnographie de sauvegarde est assimilée à une science pure, voire un scientisme, et apparaît déconnectée des enjeux sociaux et politiques. Cette accusation de neutralité prétendue de la recherche française, qui se prolonge jusqu'à aujourd'hui, repose sur un malentendu. Rivet accordait en effet une dimension politique fondamentale à sa démarche scientifique<sup>8</sup>, conçue comme un humanisme et ouvertement opposée aux racismes nazis et fascistes de l'époque. Pour Jean Jamin, l'engagement politique de Rivet l'empêche même de mettre en cause la notion de race, le politique l'emportant alors sur le savant (Jamin, 1989 : 290). Côté colombien, la place de l'anthropologie est différente : l'Etat libéral, entre 1930 et 1947, puis entre 1958 et 1962, vise à consolider une identité nationale qui fait des Indiens des citoyens à part entière, désormais considérés comme des *mestizos*. L'anthropologie doit contribuer à cette intégration. L'Instituto Etnológico Nacional, en se transformant en Instituto Colombiano de Antropología (puis en Instituto Colombiano de Antropología e Historia) en 1952 change aussi de vocation: il s'agit désormais de contribuer à l'« incorporation de l'Indien dans la vie nationale » et de mettre fin à la précarité de ses conditions de vie (Barragán, 2000 : 76).

L'américanisme incarné par Paul Rivet ne trouve donc pas tant ses limites dans son association supposée avec le colonialisme que dans son décalage avec la conception nationaliste de l'anthropologie qui se développe notamment dans les années 1930-40 dans le contexte de l'indigénisme et de la consolidation des sociétés nationales. Cette coupure n'est pas liée à un rapport de domination raciste ou à une idéologie raciale implicite puisque Rivet, autant que Hernández de Alba, s'oppose aux postures racistes dominantes. Au moment où l'Europe sombre dans la barbarie, il serait en effet difficile pour un intellectuel français en exil de se poser en « donneur de leçons », alors que la Colombie traverse au contraire une phase d'affirmation démocratique et de progrès social (avant de sombrer dans *La Violencia*). Comme le rappelle l'anthropologue colombien Roberto Pineda Camacho (2004 : 61) «para Rivet, el proceso histórico era fundamentalmente un acto de mestizaje cultural y biológico permanente, de manera que no existían ni razas ni culturas puras ni superiores». Pourtant, l'américanisme de Rivet se heurte à un autre américanisme qui construit une figure plus politique du *mestizo* américain, ni européen ni indigène.

---

<sup>7</sup> Il existait déjà sous la forme de l'Instituto Indigenista Colombiano, créé en 1942 par certains élèves de Rivet.

<sup>8</sup> Jean Jamin (1989) et Christine Laurière (2008b) intitulent leurs travaux sur Paul Rivet « Le savant et le politique » en référence à l'ouvrage de Max Weber ; voir en particulier l'ouvrage de Ch. Laurière pour une présentation des multiples engagements et responsabilités politiques de P. Rivet.

On comprend alors mieux également l'absence de l'anthropologie française à un des moments clés du développement de l'anthropologie mexicaine, dans les années 1930-40, autour de Manuel Gamio ou Gonzalo Aguirre Beltrán, alors même que l'anthropologie mexicaine est caractérisé par l'indigénisme mais aussi sa collusion avec l'Etat et son rôle dans le projet national. “Desde sus inicios la antropología indigenista quiso posicionarse como un proyecto político ligado a la construcción de la nación frente al cual la disciplina tenía o debía tener un claro compromiso” (Rojas, 2011 : 85). En ce sens, au-delà du schéma d'expansion de l'anthropologie du centre vers des périphéries, l'indigénisme montre à quel point l'anthropologie latino-américaine s'inscrit dans des contextes socio-historiques spécifiques, au sein desquels l'anthropologie américaniste française a joué un rôle parmi d'autres (influence de l'anthropologie étatsunienne, collusion avec les projets nationaux, etc.), et contribue ainsi à forger une vision alternative de l'américanisme, ancrée dans une affirmation politique continentale de l' « homme américain ».

On le voit, l'œuvre de Paul Rivet ne se prête pas aux accusations de colonialisme et de racisation faites à l'anthropologie depuis les années 1960. Dans le même temps, les décalages entre américanisme et indigénisme montrent aussi que l'anthropologie française et l'anthropologie colombienne se construisent sur des objectifs différents qui tendent à produire une discipline hétérogène. Si, d'un point de vue politique, le métissage est la règle pour Rivet, il s'intéresse avant tout, au niveau scientifique, aux cultures, aux langues et aux races pures en voie de disparition ; simultanément, une telle approche n'est pas acceptable en Amérique latine où l'acculturation est l'objet d'un indigénisme à la fois politique et scientifique. En décalage avec les nationalismes américains, l'internationalisme scientifique de Rivet, bien loin de répondre à une idéologie de domination associée « par définition » à l'anthropologie, correspond à sa hantise des nationalismes après la première guerre mondiale et pendant la montée des fascismes.

### **Vers la fin de l'américanisme ?**

Les années 1960-70 sont marquées par de fortes remises en cause, plus ou moins radicales, plus ou moins justifiées, qui touchent l'anthropologie posée comme « dominante », en particulier l'anthropologie française. L' « autre », le « natif », objets de l'anthropologie, produisent leur propre discours sur eux-mêmes et contestent la division du champ scientifique entre producteurs et objets de connaissance. De même, les terrains lointains et exotiques traditionnellement associés à l'anthropologie sont désormais proches et accessibles alors même que le « distant », le « différent » sont de plus en plus présents dans « nos » sociétés. Il n'est d'ailleurs pas étonnant de constater que, à côté des travaux anciens sur les populations indigènes, un nouveau courant de recherche s'est intéressé aux descendants d'Africains ; l'objet d'étude n'est pas autre, extérieur, mais le résultat du commerce triangulaire

Pour Roland Waast (1996 : 8), coordinateur d'un vaste projet éditorial sur les « sciences hors d'Occident », la pratique de la recherche se heurte aujourd'hui à la définition culturelle de la science, soupçonnée d'être « occidentale », étrangère, hégémonique. Si les travaux d'Edward Saïd (1980) ont surtout placé l'orientalisme au cœur des débats et que la

recherche africaniste est devenue le paradigme de la science coloniale, l'américanisme est lui-aussi touché par les dénonciations de l'hégémonie politique et scientifique européenne. Il est désormais remis en cause, tant au niveau de ses « objets » de recherche (qui présupposent une division entre « nous » et « eux ») que des relations entre chercheurs eux-mêmes. Le courant latino-américain des études subalternes et post-coloniales (Anibal Quijano, Walter Dignolo, Enrique Dussel), autour de la notion de « colonialité du pouvoir », considère que le type de connaissance européenne, et ses prétentions de validité universelle, a légitimé la domination coloniale avec la production de taxinomies qui divisent la population mondiale en races. D'autres voient dans le succès actuel des études culturelles (*estudios culturales*) en Amérique latine une forme de réponse à l'ethnocentrisme de l'anthropologie, voire d'abandon de la discipline anthropologique (Rojas, 2011).

De fait, on observe une remise en cause radicale de l'anthropologie, incarnée par exemple par l'ouvrage « De eso que llaman antropología mexicana » coordonné par Arturo Warman (1970) au Mexique. Non seulement l'anthropologie y est réduite à un produit de l'occident, mais l'indigénisme, moment charnière de l'anthropologie latino-américaine, est contesté comme une forme de négation de l'indigène. En d'autres termes, pour Arturo Warman, Guillermo Bonfil ou Margarita Nolasco, l'anthropologie est doublement asymétrique, dans le rapport entre anthropologues occidentaux et latino-américains et dans le rapport entre anthropologues latino-américains et populations indigènes. Plus récemment (1990-2000), une nouvelle génération d'anthropologues interroge les fondements mêmes de la discipline en mettant en avant la pluralité des voix qui traversent et composent le champ de la connaissance. La Red de Antropologías del Mundo ([http://www.ramwan.net/html/home\\_e.htm](http://www.ramwan.net/html/home_e.htm)), qui réunit plusieurs grands noms de la recherche latino-américaine (voir notamment Lins Ribeiro, Escobar, 2008), apparaît ainsi comme une anthropologie critique de l'anthropologie, qui décentre, historicise et pluralise ce qui était jusqu'alors considéré comme l'Anthropologie, avec une majuscule<sup>9</sup>. Il s'agit de construire d'autres anthropologies et d'une autre manière, des anthropologies non coloniales et non ethnocentrées ; bref, de passer d'une anthropologie, notamment américaniste, à des anthropologies du monde. En effet, une des questions fondatrices du réseau pose l'origine européenne de l'anthropologie comme un obstacle à surmonter : « comment pouvons-nous repenser – et refaire – les anthropologies de manière ouverte et dans un contexte global, en dépit de leur ancrage dans la modernité européenne, et au-delà de leurs connexions avec le colonialisme, le capitalisme et la globalisation ? » (Conversation autour du World Anthropologies Network (WAN)/ Réseau des Anthropologies du Monde, [http://www.ramwan.net/documents/06\\_documents/2005\\_wan\\_francais.doc](http://www.ramwan.net/documents/06_documents/2005_wan_francais.doc)).

Cette volonté de refondation de l'anthropologie, qui aboutit parfois à une remise en cause directe de la légitimité de l'anthropologie américaniste européenne et la renvoie à une anthropologie périphérique, se situe en outre dans le contexte politique du « tournant multiculturel » des années 1980. L'émergence de mobilisations ethniques et culturelles en Amérique latine, l'adoption de législations reconnaissant la diversité des populations ont également des conséquences directes sur les objectifs de l'anthropologie. Celle-ci doit être politique, engagée auprès des minorités ethniques et culturelles. Le texte connu sous le nom

---

<sup>9</sup> Réduite à un ensemble homogène qu'elle n'a jamais été.

de Manifeste d'Austin (Gordon, 2007), écrit à l'Université du Texas, au sein d'un des plus grands laboratoires étatsuniens spécialisé sur l'Amérique latine (Teresa Lozano Long Institute of Latin American Studies), rend compte de cette convergence entre anthropologie, reconnaissance de la différence et engagement politique. « The core of our practice is activist research. Our research agenda is formulated through the people with whom we work, in alignment with their efforts, and with a shared sense of purpose. (...) A central goal of the School is to work in support of liberatory social change and create the conditions through which academic practice can contribute to these ends. This kind of practice engages us in social movements and other forms of political practice that we find produce new forms of knowledge. (...) These dialogic processes in activist approach will necessarily transform our methodologies » (Gordon, 2007: 96).

En d'autres termes, depuis la fin du 20<sup>ème</sup> siècle, l'anthropologie américaniste française est dans une situation paradoxale. D'une part, vue d'Amérique latine, elle est suspectée d'avoir « raté » le tournant post-colonial (voir la réponse de Jean-François Bayart, 2010, à ce sujet), de continuer à cacher ses ambitions hégémoniques derrière des prétentions universalistes, de ne pas s'engager auprès des populations minoritaires et de se replier derrière une neutralité illusoire de sa pratique scientifique. Autant de critiques qui, on l'a vu, doivent être largement nuancées lorsqu'on analyse dans la pratique certains moments clés de l'américanisme. D'autre part, en France, les années 1980 voient l'émergence d'un nouveau discours sur la coopération et le développement, qui vise précisément à rompre avec l'héritage des « sciences coloniales ». La recherche américaniste, en particulier, se construit en partie contre le modèle africaniste, marqué par une collusion directe entre politique, savoir et colonialisme. Aussi bien les accusations de colonialisme fleurissent-elles au moment où l'américanisme tente d'inventer de nouvelles pratiques de recherche.

Dès les années 1960, le gaullisme trouve en Amérique latine un terrain propice à l'affirmation politique d'une troisième voie entre capitalisme et socialisme qui s'exprime aussi dans un intérêt renouvelé pour la coopération scientifique. En 1964, le voyage de de Gaulle en Amérique latine symbolise cet activisme. Après la guerre d'Algérie, la diplomatie française souhaite investir de nouveaux horizons tout en évitant les impasses du colonialisme. De Gaulle effectue une longue et médiatique tournée de trois semaines dans 10 pays (Venezuela, Colombie, Équateur, Pérou, Bolivie, Chili, Argentine, Paraguay, Uruguay, Brésil), le Mexique ayant été visité quelques mois plus tôt. Il s'agit de redéployer l'aide française dans le monde, en privilégiant des accords de coopération technique et culturelle. Des droits de l'homme à la résistance en passant par l'anti-américanisme, le gaullisme met en avant la latinité, les revendications d'indépendance, le rejet de toute hégémonie afin de favoriser un rapprochement avec les pays latino-américains, dans une diplomatie non dénuée d'ambitions politiques. De nombreux exils politiques marquent également les années 1960-70, dans le contexte des dictatures en Amérique latine, et consolident le champ de l'américanisme en France. C'est le cas par exemple de Jacques Chonchol, ministre de l'agriculture sous Allende qui devient directeur de l'IHEAL.

Par la suite, dans la continuité de la victoire de la gauche aux élections présidentielles de mai 1981, des Etats généraux de la recherche et de l'enseignement sur l'Amérique latine en France sont organisés à Paris, du 27 au 29 mai 1983. L'ouvrage *L'Amérique latine et le latino-américanisme en France*, coordonné par Jacques Chonchol et Guy Martinière

(1985), détaille le cadre historique dans lequel se déroule cette manifestation. L'heure est au changement de paradigme, au moins dans le discours, et deux axes sont particulièrement privilégiés : les sciences sociales et la recherche en coopération avec le Tiers-Monde. Il s'agit ni plus ni moins de réconcilier science et démocratie en favorisant une recherche utile aux peuples et aux nations d'Amérique latine (Chonchol, Martinière, 1985 : 59). Dans l'objectif de favoriser une optique mondiale plus qu'hexagonale et d'éviter tout repli euro-africain suite aux décolonisations, l'Amérique latine offre un terrain particulièrement propice. Ce redéploiement géographique, s'éloignant de l'ancien empire colonial, apparaît comme un garant du renouvellement des pratiques, désormais appuyées sur les notions de coopération, (co)développement. Dès 1978 avait été créé l'AFSSAL, Association française des sciences sociales sur l'Amérique latine ; au cours d'un de ses séminaires, Alain Rouquier (1980) rappelait que l'Amérique latine n'était plus un « laboratoire », une table rase intellectuelle à disposition des chercheurs occidentaux dans une attitude de supériorité conquérante.

A la même époque l'Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer (ORSTOM), qui deviendra l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD), adopte une politique de diversification géographique, ouvre des chantiers en Amérique latine et souhaite y affecter 20% de ses chercheurs et techniciens. Marie-Lise Sabrié (1996), dans son panorama historique des activités scientifiques de l'ORSTOM/ IRD, met en lumière le tournant, en termes de réforme institutionnelle et de programmation scientifique, des années 1970-80 : internationalisation des activités de l'ORSTOM et sortie du pré carré de l'Afrique francophone, travaux menés en collaboration avec des structures scientifiques nationales, en particulier en Amérique latine où les conditions s'y prêtent particulièrement. En 1976, le VIIe Plan pour la recherche intègre la politique de coopération scientifique avec le sud. On peut interpréter les notions de développement, de partenariat, de coopération scientifique comme les reformulations contemporaines de l'ethnocentrisme et de l'hégémonie que certains associent à l'anthropologie en général et à l'anthropologie américaniste en particulier. Il est pourtant incontestable que les années 1960 puis surtout 1980 marquent un changement de cap, dans les discours et les pratiques, qui vise notamment à échapper à la collusion entre savoir et domination.

## **Conclusion**

Ce décalage contemporain sur la pratique et les objectifs de l'anthropologie m'amène à trois conclusions illustrées à partir d'un numéro spécial des *Annales* consacré à l'américanisme (« Quel américanisme aujourd'hui ? »). Dans ce numéro, Carmen Bernand revient sur la publication de l'ouvrage *The Cambridge History of the Native Peoples of the Americas* (sorti en 1999), comparé au *Handbook of South American Indians* publié par la Smithsonian Institution dans les années 1940, pour sa prétention à incarner un américanisme contemporain. L'intérêt de C. Bernand pour cet ouvrage (et de Serge Gruzinski dans un autre article du même numéro des *Annales*), son étonnement devant l'absence de toute référence à Claude Lévi-Strauss montrent tout d'abord que si américanisme il y a aujourd'hui, il est avant tout un américanisme étatsunien.

Ensuite, C. Bernand revient principalement sur le traitement accordé par cet ouvrage à la question du multiculturalisme et notamment à l'« infiltration insidieuse du multiculturalisme post-moderne » (Bernand, 2002 : 1296) dans les recherches contemporaines. L'accent mis sur la racialisation reproduit insidieusement une définition de la race inscrite dans la configuration socio-historique particulière des Etats-Unis (Bourdieu et Wacquant, 1998). Les métissages et les contacts, les dynamiques d'assimilation, les appartenances liées à la classe, au genre, à la « casta », à la « calidad » disparaissent, comme le souligne C. Bernand, du champ des interrogations scientifiques. Pourtant, au-delà de la référence nouvelle au multiculturalisme, on retrouve bien ici la place centrale accordée à la « race » dans les travaux de l'expédition française au Mexique ou dans ceux de Paul Rivet. Rivet, mais aussi Lévi-Strauss (Laurière, 2010 : 119), ne s'intéressait pas aux métissages et au changement social et centrait plutôt son approche sur des « races pures » et l'ethnologie de sauvegarde.

Enfin, la célébration de la culture de la différence se traduit, pour Carmen Bernand, dans une pratique anthropologique qui tournerait le dos à toute approche universaliste de la connaissance. On retrouve ici les propos de Jean-Loup Amselle qui oppose une anthropologie une et unique à la « multiculturalisation de l'anthropologie » (Amselle, 2000 : 211). Néanmoins, l'existence même de l'anthropologie américaniste, mais aussi l'hétérogénéité de ses approches, montrent que, loin de se dissoudre dans le pluralisme, l'anthropologie s'est nourrie de la multiplicité de ses contextes de production, d'institutionnalisation et de circulation.

## **Bibliographie**

Amselle Jean-Loup, 2000. « La globalisation. 'Grand partage' ou mauvais cadrage ? ». *L'Homme*, octobre-décembre, No. 56, pp. 207-226.

Auburtin, Le Bret, Gosse, 1862, « Instructions ethnologiques pour le Mexique ». *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, tome troisième, pp. 212-237.

Barragán Romero Carlos Andrés, 2000. *Antropología colombiana: del Instituto Etnológico Nacional a los programas universitarios (1941-1980)*. Monografía para optar al título de antropólogo. Bogotá, Universidad de los Andes, Departamento de Antropología.

Bayart Jean-François, 2010. *Les études postcoloniales. Un carnaval académique*. Paris, Karthala, Disputatio.

Bourdieu Pierre, Wacquant Loïc, 1998, « Sur les ruses de la raison impérialiste », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 121-122, mars, 109-118.

Bernand Carmen, 2002. « L'américanisme à l'heure du multiculturalisme. Projets, limites, perspectives ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 57e année, No 5, pp. 1293-1310.

Cavignac Julie A., 2012. « L'Américanisme français au début du XXème siècle : projets politiques, muséologie et terrains brésiliens », *Vibrant: Virtual Brazilian Anthropology* ,

« L'anthropologie française au miroir de l'américanisme: politiques, savoirs et altérités », *Caravelle*, numéro spécial cinquantenaire, No. 100, juin 2013, pp. 17-38

vol. 9, No.1, January/June, revue en ligne <http://www.vibrant.org.br/issues/v9n1/julie-a-cavignac-lamericanisme-francais-au-debut-du-xxeme-siecle/>.

Chonchol Jacques, Martinière Guy, 1985. *L'Amérique latine et le latino-américanisme en France*. Paris, L'Harmattan.

Comas Juan, 1974. *Cien años de congresos internacionales de americanistas. Ensayo historio-crítico y bibliográfico*. México, UNAM

Galinier Jacques, Breton Alain, 1988. "Los aportes de la etnología y antropología social francesa", In Carlos García Mora, Ma. De la Luz del Valle Berrocal (coord.), *La antropología en México. Panorama histórico. Tomo 5, Las disciplinas antropológicas y la mexicanística extranjera*. México, INAH-Colección Biblioteca del INAH, pp. 297-311.

García Mora Carlos (coord.), 1987-1988. *La antropología en México*. México, INAH-Colección Biblioteca del INAH, 15 volúmenes.

Gilroy Paul, 1993. *The Black Atlantic. Modernity and double consciousness*. London, Verso.

Gordon Edmund T., 2007. "The Austin School Manifesto: An Approach to the Black or African Diaspora". *Cultural Dynamics*, 19 (1), pp. 93-97.

Jamin Jean, 1989. « Le savant et le politique : Paul Rivet (1876-1958) », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, Nouvelle Série, tome 1, fascicule 3-4, pp. 277-294.

Jáuregui Jesús, Gourio Yves-Marie (ed.), 1986. *Palabras devueltas. Homenaje a Claude Lévi-Strauss*. México, INAH-IFAL-CEMCA.

Laurière Christine, 2008a. « L'anthropologie et le politique, les prémisses. Les relations entre Franz Boas et Paul Rivet (1919-1942) ». *L'Homme*, Vol. 3, No. 187-188, pp. 69-92.

Laurière Christine, 2008b. *Paul Rivet, le savant et le politique*. Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, collection « Archives ».

Laurière Christine, 2010. « Los vínculos científicos de Gerardo Reichel-Dolmatoff con los antropólogos americanistas franceses (Paul Rivet, Claude Lévi-Strauss) », *Antípoda*, 11, pp. 101-124.

Lins Ribeiro Gustavo, Escobar Arturo (ed.), 2008. *Antropologías del mundo. Transformaciones disciplinarias dentro de sistemas de poder*. Popayán, The Wenner-Gren Foundation, CIESAS, Envión.

Mérimée Paul, 1963. « Editorial », *Caravelle. Cahier du monde hispanique et lusobrasílien*, No. 1, pp. 5-10.

« L'anthropologie française au miroir de l'américanisme: politiques, savoirs et altérités », *Caravelle*, numéro spécial cinquantenaire, No. 100, juin 2013, pp. 17-38

Pineda Camacho Roberto, 2004. "La escuela de antropología colombiana. Notas sobre la enseñanza de la antropología". *Maguaré*, 18, pp. 59-85.

Prévost Urkidi Nadia, 2008. « La Commission scientifique du Mexique (1864-1867) : un exemple de collaboration scientifique entre l'élite savante française et mexicaine ? ». *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. 2, n° 19, pp. 107-116.

Reissner Raúl, 1988a. "Comisión Científica, Literaria y Artística de México", in Carlos García Mora, Mercedes Mejía Sánchez C. (coord.), *La antropología en México. Panorama histórico. Volumen 8. Las organizaciones y las revistas*, México, Instituto Nacional de Antropología e Historia, Colección Biblioteca del INAH, pp. 72-80.

Reissner Raúl, 1988b, "Sociedad americana de Francia", in Carlos García Mora, Mercedes Mejía Sánchez C. (coord.), *La antropología en México. Panorama histórico. Volumen 8. Las organizaciones y las revistas*, México, Instituto Nacional de Antropología e Historia, Colección Biblioteca del INAH, pp. 111-117.

Reissner Raúl, 1988c, "Sociedad de antropología de Paris", in Carlos García Mora, Mercedes Mejía Sánchez C. (coord.), *La antropología en México. Panorama histórico. Volumen 8. Las organizaciones y las revistas*, México, Instituto Nacional de Antropología e Historia, Colección Biblioteca del INAH, pp. 118-123.

Riviale Pascal, 1995. « L'américanisme français à la veille de la fondation de la Société des Américanistes ». *Journal de la Société des Américanistes*, Vol. 81, No. 81, pp. 207-229

Riviale Pascal, 1999. « La science en marche au pas cadencé : les recherches archéologiques et anthropologiques durant l'intervention française au Mexique (1862-1867) », *Journal de la Société des Américanistes*, tome 85, pp. 307-341.

Rojas Axel, 2011. "Antropología y estudios culturales en Colombia. Emergencias, localizaciones, desafíos", *Tabula Rasa*, No.15, julio-diciembre, pp. 69-93.

Rouquier Alain, 1980. « La recherche latino-américaniste en France. Présentation », *Cahiers des Amériques Latines*, No. 21-22.

Sabrié Marie-Lise, 1996. « Histoire des principes de programmation scientifique à l'ORSTOM (1944-1994) », in Patrick Petitjean (éd.), *Les sciences coloniales. Figures et institutions. Série Les sciences hors d'Occident au XX<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de Roland Waast, volume 2. Paris, ORSTOM Editions, pp. 223-234.

Saïd Edward, 1980. *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Paris, Le Seuil.

Sánchez Valdés María Teresa, Reissner Raúl, 1987, "El despunte de la investigación científica (1862-1867)", in Carlos García Mora (coord.), *La antropología en México. Panorama histórico. Volumen 1. Panorama histórico. Los hechos y los dichos (1521-1880)*, México, Instituto Nacional de Antropología e Historia, Colección Biblioteca del INAH, pp. 111-117.

« L'anthropologie française au miroir de l'américanisme: politiques, savoirs et altérités », *Caravelle*, numéro spécial cinquantenaire, No. 100, juin 2013, pp. 17-38

Troyan Brett, 2007, "Gregorio Hernández de Alba (1904-1973): The Legitimization of Indigenous Ethnic Politics in Colombia ». *European Review of Latin American and Caribbean Studies* No. 82, April, pp. 89-106.

Vignaud Henry, 1914. « L'américanisme et la Société des américanistes de Paris ». Discours de rentrée du président, séance du 4 novembre 1913. *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, Nouvelle Série, tome XI, pp. 1-20.

Waast Roland, 1996. « Introduction », in Roland Waast (éd.), *Les sciences au sud. Etat des lieux*. Série Les sciences hors d'Occident au XX<sup>e</sup> siècle, sous la direction de Roland Waast, volume 6. Paris, ORSTOM Editions, pp. 7-25.

Warman Arturo, 1970. *De eso que llaman antropología mexicana*. México, Editorial Nuestro Tiempo.